Éditorial

Dominique Garcia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/1400>

DOI : 10.4000/archeopages.1400

ISSN : 2269-9872

Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 2-3

ISSN : 1622-8545

Référence électronique

Dominique Garcia, « Éditorial », *Archéopages* [En ligne], 44 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/1400> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.1400>

VERBODEN TOEGANG

Dominique Garcia

Président directeur de l'Inrap

En 2017, le pourcentage d'artificialisation des sols atteint presque 10 % du territoire français. Cette catégorie recouvre les espaces bâtis, les sols revêtus, mais aussi les autres sols « artificialisés » : chantiers, espaces verts aménagés et... terrains vagues. Cet indicateur est aujourd'hui finement surveillé car l'artificialisation du territoire a des conséquences sur la gestion et l'exploitation des ressources naturelles ou agricoles, la vulnérabilité face aux intempéries et l'équilibre de la biodiversité. Restreindre l'étalement urbain et redensifier le bâti est l'option privilégiée par les décideurs pour répondre simultanément aux besoins de constructions nouvelles et à celui de limiter l'artificialisation des terres.

Pour l'archéologie préventive, dont la démarche est d'accompagner l'aménagement du territoire en étudiant les sites archéologiques mis en péril, le défi est double. Opérationnel, il nécessite la mise en place de fouilles très « techniques », sur des surfaces plus limitées que celles traditionnellement explorées, dans des terrains parfois pollués et dans un environnement urbain rendant les travaux malaisés. Scientifique, il permet d'aborder des problématiques nouvelles sur des espaces suburbains antiques et médiévaux mal connus (jardins, zones funéraires, ateliers, dépotoirs...). Mais aussi, en repensant les formes d'urbanisation, il invite à prendre en compte cet élément paradoxal et pourtant constitutif du développement des villes : les terrains vagues.

Le terme « terrain vague » apparaît dans la littérature romantique pour la première fois en 1811 sous la plume de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Le Normant, 1811) pour évoquer un champ de ruines antiques, à Athènes, non loin du lit de l'Ilissos. De façon générale, il deviendra plus en vogue dans la seconde moitié du XIX^e siècle à la suite du mouvement haussmannien qui transformera le paysage urbain français et engendrera, le plus souvent au-delà des limites des anciennes fortifications, des « zones blanches » géographiques.

En ouvrant un dossier sur les terrains vagues, *Archéopages* arpente un territoire peu fréquenté par les archéologues et les historiens. À travers les exemples proposés, les chercheurs tentent

d'analyser divers usages de ces zones urbaines interstitielles, d'en décrire les tracés ou contours mouvants, les usages ponctuels ou durables, prédéfinis ou opportunistes. C'est donc bien les éléments matériels – le terrain vague en tant qu'objet archéologique – que nous abordons, délaissant les éléments poétiques ou romanesques qui sont, depuis deux siècles, associés à ce lieu. En cela, les témoignages archéologiques que nous proposons sont plus à rapprocher des « hétérotopies » telles que Michel Foucault (*Le corps utopique. Les Hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009) les définit : des espaces urbains intermédiaires venant compléter les besoins citadins.

De fait, une fois n'est pas coutume, la Préhistoire et le début des âges des Métaux ne seront pas évoqués. Pour les périodes historiques, ce sont le plus souvent des espaces « en devenir » ou « réservés » qui ont suscité l'attention des chercheurs ; non pas des espaces « évités », mais des lieux où des usages politiques, économiques voire religieux et militaires sont avérés. Parfois, de façon originale, des usages agro-pastoraux ou des aires d'extraction de matériaux (argile, pierre...) sont aussi envisagés.

À Cahors (l'antique *Divona*), une étude sur la longue durée apporte une lecture intéressante de la phase de rétractation de l'habitat au Bas-Empire, lorsque des monuments publics sont abandonnés et connaissent ensuite des occupations précaires. L'analyse précise du vicus *Diodurum* (Jouars-Pontchartrain) permet d'aborder un « espace déclassé » mais structurant, situé dans la zone occidentale de l'agglomération. À La Rochelle, Caen ou Strasbourg, au Moyen Âge ou à la période moderne, le croisement – toujours fructueux – des données matérielles et textuelles permet d'aborder d'autres formes de terrains vagues aux usages publics et privés mêlés, comme si la ville, en tant qu'espace mouvant, appréciait les potentialités de ces lieux.

Cas emblématique plus qu'extrême, celui de la mégapole marseillaise qui, en manque de terrains vagues, ira coloniser à cette fin les steppes de la Crau. Une ville en plein essor pourrait-elle se passer de cette « espèce d'espace » urbain ?

Sur cette vue cavalière du XVII^e siècle de Cahors s'apprécie la répartition entre les espaces pleins et les espaces vides contenus derrière les murailles.